

## Corrigé du DM 2

Texte de Hegel, extrait de Science de la logique.

Habituellement nous nommons « vérité » l'accord d'un objet avec notre représentation. Nous avons dans ce cas comme présupposition un objet auquel la représentation que nous en avons doit être conforme. Dans un sens plus juste et plus profond, par contre, vérité signifie l'accord d'un contenu avec lui-même. Cette signification plus profonde de la vérité se trouve déjà dans l'usage de la langue. Ainsi, par exemple, on parle d'un vrai ami et l'on entend par là un ami dont la manière d'agir est conforme au concept de l'amitié ; de même, on parle d'un vrai chef-d'œuvre. Non-vrai a alors le même sens que mauvais, inadéquat en soi-même. En ce sens ce qui est mauvais, d'une façon générale, consiste dans la contradiction qui se rencontre entre le concept et l'existence d'un objet. D'un objet de ce genre nous pouvons nous faire une représentation exacte, mais le contenu de cette représentation est quelque chose de non-vrai en soi-même. Seul le concept infini présente l'unité véritable du concept et de la réalité, mais toutes les choses finies sont en elles-mêmes une non-vérité ; elles ont une existence, certes, mais qui est inadéquate à leur concept. Dans la conscience ordinaire, le problème de la vérité des déterminations-de-pensée(1) ne se présente pas du tout. Le problème porte ainsi sur le point de savoir quelles sont les formes de l'infini et quelles sont les formes du fini. Dans la conscience ordinaire, on ne voit rien de mal dans les déterminations-de-pensée finies et on les laisse valoir sans plus. Mais toute illusion vient de ce que l'on pense et agit selon des déterminations finies.

**Si vous souhaitez approfondir votre compréhension de la thématique et des enjeux de ce texte, vous pouvez également lire l'article *Science et vérité* qui est sur Polysophia.com.**

Dans ce texte extrait de Science de la logique, Hegel cherche à produire une définition de la vérité qui ne soit pas prisonnière du problème ontologique de la définition classique. En effet, la définition classique de la vérité est posée comme « l'accord d'un objet avec notre représentation », ce qui implique que l'on ait alors déjà une vérité sur ce que sont les choses, ce qu'on appelle aussi une ontologie. Parce qu'une telle définition nous met dans une impasse logique, Hegel propose une autre définition qu'il qualifie de « plus profonde », à savoir « l'accord d'un contenu avec lui-même ». Cette définition se justifie, selon l'auteur, par des éléments de la vie réelle car nous serions tous déjà capables de saisir de quoi il retourne lorsque nous contemplons, par exemple, un chef d'œuvre ou bien lorsque nous apprécions une amitié sincère, véritable. Toutefois, cette définition de la vérité ne s'applique pas du tout adéquatement à la forme des vérités scientifiques. Une loi de la nature se doit d'être formelle, nécessaire et universelle et non de changer et de varier constamment. Nous nous retrouvons donc face à une certaine difficulté de compréhension lorsque l'auteur dit qu'il y aurait là des non-vérités.

En effet, il semble nécessaire que la vérité conserve sa définition formelle d'adéquation entre la théorie et le réel – ou l'expérience, si on préfère. Cependant, d'un autre côté, il est impossible de déterminer ce qu'est le réel autrement que par un autre jugement porté sur le réel, lui-même devant alors être testé par d'autres jugements, qui devraient alors eux-mêmes être vérifiés et ainsi de suite sans fin. C'est pour cela qu'on est en droit, selon Hegel, de simplement rejeter cette définition de la vérité. Toutefois, comme nous venons de le voir, il est par ailleurs impossible de demander à un physicien de considérer la vérité autrement que comme l'accord de la théorie avec l'expérience : tout se passe comme s'il y avait là comme une « illusion », c'est-à-dire une erreur nécessaire de la pensée. C'est pourquoi nous devons, comme l'auteur le demande, tenter de différencier « les formes du fini et les formes de l'infini ».

Ce texte exige donc que nous travaillions sur deux problèmes différents et néanmoins liés entre eux : le problème ontologique de la vérité au sens classique et le problème de notre incapacité à se rappeler qu'il n'y a vérité et concept que en nous et pour nous puisque l'idée même d'une réalité objective extérieure et indépendante de nous demeure ce qu'elle est : une idée. Cependant, il nous appartiendra de montrer en quoi Hegel ne nous dit pas que la première définition de la vérité serait fausse, mais plutôt qu'elle condamne toute compréhension fondée sur elle à passer à côté de ce qui est vraiment. Cette inadéquation rendrait donc tout concept fini forcément mauvais, selon l'auteur. Cependant, si on peut comprendre que tout concept fini est forcément inadéquat à une réalité qui, elle, est changeante, il est plus difficile, toutefois, de voir le lien avec ce jugement de valeur. En quoi une description exacte du mouvement d'un mobile dans l'espace serait-elle mauvaise ? On comprend bien qu'elle puisse être un schéma réducteur et en cela échappant à la richesse et à la vraie complexité du réel par ce caractère réducteur et formel et, pour ainsi dire, forcément inadéquat à son objet. Mais en quoi y aurait-il ici quelque chose de mauvais ?

\*\*\*

Dans ce premier moment nous devons rappeler l'impasse ontologique et logique dans laquelle la définition formelle de la vérité nous laisse. De cette impasse résulte alors la nécessité d'en revenir à la chose-même ; cela voulant dire parler des choses telles qu'elles sont véritablement. Il apparaîtra que la vérité est simple, qu'elle se donne effectivement comme la simple « adéquation d'un contenu avec lui-même » et qu'il en va ainsi d'expériences que l'humain fait chaque jour : qu'il s'agisse de jouir d'une belle amitié ou de contempler un chef d'œuvre ou encore de payer ses impôts à l'Etat, l'Homme sait toujours

agir dans la sphère de l'infini – ce terme devant alors être compris comme ce qui se fait soi-même (tel l'Etat, telle une amitié), ce qui existe comme être-en-et-pour-soi.

Toutefois, il apparaît que cette définition de la vérité ne saurait jamais s'appliquer à l'étude, par exemple, des lois formelles de la nature. Pour une science formelle il faut, en effet, des définitions formelles. Mais, nous le voyons ici, comme ce qui est formel, par définition, est abstrait, il se trouve coupé du réel et, donc, coupé de son ob-jet. Il apparaît donc que le propos de l'auteur ne consiste pas tant à dire que la définition classique de la vérité serait fausse, puisqu'elle obéit au même principe « d'unité du concept et de la réalité » que l'autre définition. Effet, lorsque je dis qu'est vrai tout jugement qui est conforme à ce que sont les choses, je cherche bien par là à unifier le concept (jugement) avec le réel (chose).

Cependant, comme ce que je cherche ce sont des lois statiques, exactes, formelles, je vais alors nécessairement me retrouver avec une inadéquation endémique de ma démarche, la rendant ainsi toujours inadéquate au réel et donc échappant à ma définition du vrai.

Cependant, Hegel ne nous dit pas ici qu'il y aurait d'un côté une définition fautive de la vérité et une autre qui, elle, serait juste. En vérité, la définition classique de la vérité, nous la devons à Aristote et à toute la tradition philosophique de Platon jusqu'à Kant et donc on peut dire que cette illusion dont parle Hegel, tout le monde en est victime, y compris le sens commun. En effet, Platon était le premier perdu lorsqu'il voulut que toute chose soit rapportée à une réalité intelligible si pure qu'elle ne changerait jamais, alors que selon toute vraisemblance le réel est changeant et que c'est dans et par ce changement qu'une véritable unité du réel et du concept est possible : une amitié fondée sur une définition ferme et qui dicterait tout ce qui doit être fait et pas fait, serait en effet contraire à la réalité vivante de l'amitié et ne procurerait de plaisir qu'à un Platon névrosé. Il reste que cette névrose du formalisme dont nous parlons ici, demeure nécessaire.

C'est pourquoi l'auteur ne nous dit pas non plus que cette illusion serait à éviter ou à détruire. Il en va de la nature même d'une illusion que de ne pas pouvoir en sortir : l'illusion est erreur nécessaire. C'est en cela qu'il peut dire qu'il y a problème et que celui-ci tient dans la différence « entre les formes du fini et les formes de l'infini » puisque, d'un côté, nous avons besoin de précision et d'exactitude, donc de déterminations-de-pensée finies bien que, d'un autre côté, nous baignons constamment dans la vérité de l'Être en tant que nous construisons un monde humain fait de réalités infinies telles que l'amitié, l'art, l'histoire ou encore l'Etat. En effet, si l'on prend ne serait-ce que l'Etat comme exemple, on peut certes affirmer qu'un Etat peut disparaître, mais on admettra aisément qu'un Etat qui sait se réformer (et donc qui n'a jamais fini de changer), est un Etat qui se maintient dans le temps et qui est ainsi, structurellement, sans fin.

Parce que toute réalité humaine fonctionne ainsi et que l'Homme se définit comme Esprit nous pouvons dire que l'Esprit est le Vrai. Pourtant, nous pensons que le vrai est ailleurs qu'en nous-mêmes et, ainsi, ce que nous appelons « vrai » est « non-vrai ».

Ce « non-vrai » dont parle l'auteur peut bien permettre de nous faire une « représentation exacte » des choses, mais il demeure mauvais en lui-même. Toutefois il est naturel d'être perplexe face à cette dernière affirmation : le fini serait mauvais parce qu'inadéquat en lui-même. On peut comprendre qu'il y a une inadéquation mais il est plus difficile de voir le lien avec ce jugement de valeur.

En quoi, en effet, une description exacte du mouvement d'un mobile dans l'espace serait-elle mauvaise ? On comprend bien qu'elle puisse être un schéma réducteur et en cela échappant à la richesse et à la vraie complexité du réel par ce caractère réducteur et formel et, pour ainsi dire, forcément inadéquat à son objet : si je devais décrire selon des formules d'algèbre le moment de la fleur que j'ai lancée à une personne que je souhaitais ainsi séduire, il y a peu de chances que ceci produise le résultat attendu. Un poème serait bien plus à propos. Mais en quoi y aurait-il ici quelque chose de mauvais ?

Inadéquat, certes, mais pourquoi mauvais ? Pour répondre à cette question nous devons « savoir quelles sont les formes de l'infini et quelles sont les formes du fini. » qui, selon Hegel, seraient souvent confondues.

\*\*\*

La forme de la pensée infinie qui est celle qui réforme un Etat, fait de la politique ou encore cultive une amitié ou même réfute une théorie pour en produire une nouvelle, s'exerce comme esprit critique, etc. Par contre, la pensée finie est celle qui tente de représenter de façon exacte un objet qu'elle perçoit ou encore de rédiger une explication de texte en 4 heures (sur un sujet infini...). C'est aussi celle de toute science exacte, formelle et c'est aussi celle de la conviction ou de l'opinion figée d'un conservateur. Nous pouvons donc dire que lorsque je me donne une méthode finie, c'est dans le but d'un résultat fini et il y a alors adéquation entre la méthode et le but de la méthode. Aussi, ceci ne peut pas être mauvais : faire des sciences, ce n'est pas faire de la poésie : on ne cherche pas à faire éclore une complexité infinie, on cherche, au contraire, à réduire la complexité à son énonciation la plus simple possible : on veut pouvoir rapporter un maximum de phénomènes observables sous, idéalement, une seule équation de type  $F=GMm/d^2$  ou encore  $E=mc^2$ .

Ce qui pose problème c'est, cependant, de prétendre par là-même avoir atteint le réel lui-même (et donc ne plus être dans une pensée scientifique mais une simple opinion ontologique) alors que, précisément, ce qu'on a fait, c'est le réduire. Ainsi, eu égard à l'exigence de vérité comme adéquation avec le réel, une telle démarche est forcément mauvaise.

C'est ainsi qu'une discipline scientifique qui prétend dire la vérité commencera rapidement, en effet, à se perdre dans des spéculations métaphysiques sur « la vraie nature des choses » ou encore sur « l'élément premier de la matière » alors qu'elle ne peut étudier que ce qui est déterminé par autre chose, par un rapport de grandeurs et donc ne peut pas définir ce qui serait premier (puisque ce qui est premier serait donc non-déterminé par autre chose).

On peut donc, en quelque sorte, sauver les sciences formelles en disant qu'elles sont adéquates en elles-mêmes tant qu'elles ne prétendent pas à la vérité et se gardent de prétendre exister au-delà de leur effectivité. Un exemple est le problème du périhélie de Mercure dans la mécanique de Newton. Au 19<sup>ème</sup> siècle on observa que Mercure avait un décalage de son périhélie supérieur à celui prédit par les lois de Newton. Alors que pour toutes les autres planètes les prédictions se font à un niveau de précision qui peut aller jusqu'à  $10^{-7}$  secondes d'arc, Mercure était décalée de 42 secondes d'arc. Mais, au lieu de voir là la possibilité qu'il en aille des limites de précision d'une théorie, exigeant alors de penser un autre modèle, les physiciens ont postulé l'existence d'un « astre noir », nommé Vulcano et dont la masse et la position devaient être telles que seule Mercure s'en trouverait affectée.

Evidemment, cet astre noir n'existe pas et le décalage observé ne sera expliqué que plus tard par la relativité générale d'Albert Einstein. Ce qui est choquant, toutefois, surtout à l'époque de Hegel, c'est le niveau de dogmatisme avec lequel les physiciens peuvent procéder : parce qu'un modèle fonctionne avec précision, ils en déduisent qu'il doit décrire les choses telles qu'elles sont et, donc, qu'il faut le sauver à tout prix, même lorsque le modèle est déjà réfuté par l'observation.

Le problème ne tient pas, toutefois, dans le fait de vouloir sauver la cohérence d'un système, il y a là un réflexe naturel. Le problème tient dans le lien dogmatique et illogique entre précision, effectivité et réalité. Qu'un modèle soit précis n'implique pas logiquement qu'il dit ce que sont les choses. Il n'y a pas là de lien nécessaire car je peux décrire avec précision un objet qui n'existerait pas. De même, l'effectivité d'une idée ne fait pas que cette idée dit ce que sont vraiment les choses. Certes, tout ce qui est effectif est quelque chose, mais tout ce qui est quelque chose n'est pas effectif : la bêtise est quelque chose, elle n'est pas effective. Une loi physique est effective et donc elle est bien quelque chose en elle-même, mais ce qu'elle dit ne dit pas ce que sont les choses. C'est là le subtil mais non moins erroné glissement de sens

qui se fait dans le sens commun : on infère l'être de l'effectivité d'une loi, quand ce qui est effectif est la loi – sa formulation et son utilisation et non ce qu'elle décrit. Penser le ratio de la masse et du carré de la distance est effectif, mais Newton lui-même admettait que cela ne nous dit pas ce qu'est la gravité et, d'ailleurs, nous ne savons toujours pas aujourd'hui ce qu'elle est.

Il y a finitude là où l'on croit qu'il y aurait le Vrai, l'infini vérité, tout comme il y a finitude de la mécanique de Galilée-Newton alors qu'on a longtemps pensé qu'un jour elle expliquerait tout, répondrait à toutes les questions, comme si elle avait une relation intime au fondement de toute chose tant recherché par les philosophies idéalistes de Platon jusqu'à la Critique.

Il n'est d'ailleurs par rare d'entendre aujourd'hui encore des scientifiques tels Niel De Grasse Tyson, dire que seuls les scientifiques devraient gouverner. On ne fait pas de la politique comme on lance une fusée, c'est-à-dire selon des paramètres fixes et immuables alors qu'on gère une complexité qui, si elle devait être réduite comme on réduit la complexité de tout système en sciences, serait tout simplement niée et détruite. Une science formelle peut toujours reproduire ses expériences. Son formalisme permet précisément cela.

Toutefois, la seule chose qu'on reproduit en politique, ce sont les erreurs et le seul moyen de les éviter est d'inventer des solutions, produire de nouvelles lois et, surtout, en abroger d'autres. On n'abroge pas une loi scientifique. Les sciences sont sûrement utiles, voire indispensables à une politique efficace, mais elles ne sauraient embrasser déterminer les inventions historiques que sont, par exemple, l'Etat-de-droit ou encore la notion même de Nation ou de Culture.

Aussi, ce n'est que relativement à sa prétention de vérité (infinie, ontologique) que le jugement fini est mauvais, mais la science formelle n'est pas en elle-même mauvaise puisque, en elle-même, elle fait bien ce qu'elle dit depuis Francis Bacon et tout le mouvement empiriste en général : produire des lois qui permettent d'agir efficacement sur la nature, ne plus se soucier de la vérité ni de quelque notion philosophique et fonder la légitimité d'une théorie sur, comme le disait Hume dans Enquête sur l'entendement humain, c'est-à-dire sur ce qu'elle permet de faire. En somme, ce que l'on apprend de ce texte c'est qu'on ne peut pas d'un côté agir selon des déterminations finies et espérer l'infini, nier ce qui fait que ce qui est vrai est vrai (l'infini) en rapportant tout à des paramètres fixes et donc finis comme, par exemple, tenter de répondre à la question de savoir si l'univers est infini ou rêver d'une théorie du tout (le « tout » n'étant pas un objet scientifique, faut-il le rappeler ?). Mais la réciproque est-elle vraie ? Le fini est forcément compris dans l'infini, donc l'on peut dire que seul un être infini peut être celui qui « pense et agit selon des déterminations finies ». Il faut donc être Esprit pour être prisonnier de cette illusion, c'est-à-dire être déjà dans le royaume du vrai.

\*\*\*

Ce texte, en quelques lignes, traverse, résout et dépasse le problème de la vérité tel qu'il s'est posé de l'antiquité jusqu'à nos jours. Il consiste à ramener la prétention de l'exactitude et de la précision à sa juste valeur, valeur que les physiciens eux-mêmes clamaient haut et fort de Bacon jusqu'à Newton : parce que ce que l'on cherche c'est l'exactitude pour l'efficacité, alors l'exact n'est pas le vrai. En effet, puisque chacun admet, quelle que soit la définition que l'on donne de la vérité, qu'il doit y avoir unité entre le réel et le concept, seule une réalité qui est en même temps concept sera véritable et, donc, une proposition que serait seulement concept, abstraction formelle, théorie mathématique de la nature, ne sera pas de l'ordre du vrai, mais non-vraie. Par là, l'auteur ne veut pas dire qu'elle sera fausse mais que, comme cela était exigé des premiers physiciens, cela veut seulement dire qu'une telle théorie n'est pas de l'ordre de la vérité, ne se soucie pas de la vérité. Toutefois il est évident que le physicien comme l'homme de tous les jours restent convaincus que *la vérité est là*, dans les sciences exactes et ceci malgré toutes les contradictions et incohérences logiques que cela implique. Ceci provient en vérité de ce que

l'Homme ne peut pas, en tant qu'être infini, se chercher lui-même dans ses activités. Mais, puisqu'il se cantonne à des déterminations finies, il se retrouve perdu dans lui-même, perdu dans son propre réel d'esprit vivant qui cherche à trouver la vérité dans le formel, l'abstrait et le fini quand, au départ, chacun devrait se rappeler qu'il ne s'agit que de simples outils utiles et efficaces. En somme, il y a plus de réalité dans la description par un poète de la Terre autour du Soleil qu'il n'y en a dans les équations de Newton. Les sciences ne sont dans *leur vérité* infinie que lorsqu'elles se rappellent qu'elles se sont donné le fini comme objet.